Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 34 (1997)
Heft: 1304

Rubrik: En coulisse

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ma chère Nahid

Le 23 mai dernier, jour de tes cinquante-cinq ans, tu as élu ton nouveau président. Comme la plupart des Iraniennes, tu as choisi Seyyed M. Khatami, le dit modéré. En lui, tu as placé tous tes espoirs. Qu'Allah te préserve de la terrible déception, qu'Il exauce enfin tes modestes désirs.

À chaque fois qu'il se passe quelque chose d'important dans ton pays, je pense à toi très fort. Si fort que pendant quelques semaines, je te vois partout. Photos de presse, journaux télévisés, films de Makhmalbaf ou de Kiarostami; ton sourire ironique, ta silhouette déliée s'imposent à ma mémoire, ravivent les souvenirs. Même si les mollahs t'ont appris à lire et à écrire depuis mon départ de Téhéran, ma lettre, je le crains, restera sans réponse. J'ai définitivement perdu ta trace à fin juillet 1974, date à laquelle tu étais employée chez un ingénieur allemand d'Abbas Abad. Ceci toujours en cachette de tes parents qui te croyaient couturière dans un atelier du bazar. Profession autrement respectable que bonne à tout faire chez les farenguis, ces étrangers si bizarres que ton Empereur, Rois des rois, Lumière des Aryens, accueillait à bras ouverts en ce temps-là. Voilà donc plus de vingt ans que je tente d'imaginer tes sentiments, tes réactions, tes faits et gestes, bref, la suite de ton histoire.

Cendrillon islamique chez des parvenus

Ta vie de femme avait mal commencé. Répudiée après deux ans d'un mariage arrangé, tu t'étais réfugiée dans ta famille avec ton fils encore bébé. Tu l'avais élevé de ton mieux, au prix de mille vexations sociales et domestiques, jusqu'à l'âge de ses sept ans. Son père alors te l'avait repris. Sans état d'âme, sans aucune pitié. En parfaite légalité coutumière. Tu t'étais écroulée. Personne ne t'avait aidée à te relever. Houspillée par les tiens qui te reprochaient d'être à leur charge par ta seule faute, tu t'étais résignée à travailler en ville, chez des parvenus de Chemiran. Tes récits de Cendrillon islamique me révoltaient. Tu mangeais les restes des repas de tes patrons, accroupie dans l'herbe sous l'auvent de la cuisine. Tu dormais par terre, au pied du lit des enfants. Tu n'avais qu'un congé par mois, un vendredi réduit à presque rien par l'interminable aller et retour en bus, des faubourgs de Rey aux beaux quartiers du Nord. Tu me racontais tes malheurs, Nahid, et j'étais bouleversée. Très jeune, déracinée, enceinte, je relevais d'une grande maladie quand un ami iranien nous avait présentées.

Confidences de femmes, échange de cultures

Le coup de foudre fut immédiat et réciproque. Tu m'as prise sous ton aile, tu m'as soignée, tu m'as guidée. Accessoirement, tu t'es occupée de mon ménage. Tu as fini par venir tous les jours. Nous parlions des après-midi entiers. Tu m'as confié des secrets que tu n'avais jamais confiés à personne. Dès secrets de femme rejetée, de mère niée. Tu m'as donné des conseils de sœur aînée. Tu m'as expliqué cette tragédie musulmane des sexes diabolisés, hiérarchisés, séparés dès l'enfance. Nous nous sommes disputées, évidemment. Tu étais croyante, moi pas. Mais nous n'étions pas fanatiques. Les prophètes, les messages de paix communs à nos deux religions avaient tôt fait de nous réconcilier. Nous étions naïves et curieuses, occupées de nos ressemblances plus que de nos différences. Nous avons échangé nos cultures comme des images à la récréation, nous nous sommes partagé les clés de nos serrures et les portes s'ouvraient les unes après les autres.

Blessure ouverte

Puis mon propre fils est né. J'étais guérie. Tu m'as suppliée de te garder, j'ai accepté. C'est là que tu as changé. Tu t'es approprié le nourrisson, tu me l'as volé. Tu l'as nourri, bercé, élevé à l'iranienne, tu ne voulais plus le lâcher. Tu es devenue possessive, irascible, jalouse. Ta blessure s'était rouverte.

Rappelle-toi, ma sœur, c'était sous le règne de Reza Pahlavi. Tu ne l'aimais pas. Lorsque ton cousin communiste avait disparu, tu avais, contre l'avis de ton père, remué ciel et terre pour le localiser. Malgré le soutien courageux d'un oncle policier, malgré tes relations parmi les étrangers des organisations internationales, les prisons du despote t'étaient restées fermées. Le cousin était mort dans l'anonymat des dictatures. Le Chah n'était pas un démocrate.

Les oubliés de la révolution

Toi, Nahid, tu le trouvais «trop moderne». Sa blanche révolution t'avait laissée de marbre, elle qui pourtant t'avait accordé le droit de vote avant moi. Mais le développement économique anarchique et inégalitaire qui l'avait suivie t'avait foncièrement déplu. Tu détestais les nouveaux riches, leurs mœurs «dissolues», leur fièvre malsaine de la consommation, leur américanisation. La libération de la femme ne t'avait pas effleurée. Elle ne profitait qu'aux bourgeoises des grandes villes. À celles qui avaient de quoi se payer des avocats. Du reste, à supposer que tu en aies eu les moyens, les mâles de ton clan t'auraient interdit de te défendre. Tu leur obéissais. Par habitude, par commodité, par lassitude. Tu avais tant d'autres problèmes à résoudre, ton présent était si urgent que ces discours occidentaux de servitude et de droits t'ennuyaient. Toi, ton tchador, tu ne l'avais jamais quitté. À l'intérieur, tu refusais même d'enlever ton foulard. «Chez vous, les étrangères, les hommes entrent et sortent, c'est pire qu'un carrousel», tu riais aux éclats, tes dents lançaient des éclairs, tu étais belle, d'une beauté antique que les plis du voile, paradoxalement, actualisaient. Car tu étais l'Iran, le vrai. Celui de l'envers du décor, celui des masses méprisées, celui des oubliés des splendeurs pétrolières, celui des déshérités qui ont nourri la révolution et que la révolution a trahis. (*À suivre*)

Anne Rivier

En coulisse

Gros actionnaires de Calida SA, Walter Palmers et ses trois frères viennent d'encaisser près d'un million de plus-value boursière. Dans l'entreprise textile en question, où travaillent encore 550 personnes après restructuration, le salaire comprend une participation au bénéfice et une rémunération au mérite. Malgré cela, on trouve des couturières à 1900 fr. par mois, toutes primes comprises.